

Le temps du voyage avait suffi pour qu'elle atteignît une longueur fort respectable. Elle était d'un blond foncé, fine, soyeuse, bien plantée, et rehaussait la bonne mine du libéré, qui, nous croyons l'avoir dit, devait passer pour un très beau garçon.

La teinte bronzée de sa peau brunie par le soleil d'Australie seyait à sa physiologie intelligente et mobile, et semblait augmenter l'éclat de ses grands yeux dont l'expression se modifiait avec une incroyable rapidité.

Deprety était vêtu d'un complet en lainage gris et coiffé d'un léger chapeau de paille à large ruban noir.

Il avait la démarche cavalière, l'aspect sympathique. Rien absolument ne pouvait laisser soupçonner en lui l'ancien forçat, et aucun doute ne se serait élevé dans l'esprit de ceux qui l'auraient entendu affirmer qu'il se nommait le vicomte de Grancey, issu de l'une des plus nobles familles de Touraine.

A deux heures quarante-trois minutes, il montait dans un compartiment de deuxième classe et filait vers le Mans.

Le lendemain matin, vers dix heures, après avoir pesté contre les lenteurs inévitables qu'entraînaient les changements de trains, il arrivait à Amboise.

Voyageant sans le moindre bagage, Deprety n'avait à s'occuper de rien en descendant de wagon.

Il se fit indiquer un des meilleurs hôtels de la ville et s'y rendit aussitôt. On lui avait indiqué l'*Hôtel du Commerce*, une vieille maison bien connue.

Son intention n'était pas de rester longtemps dans la ville. Cependant il demanda une chambre pour quelques jours, et, après de minutieuses ablutions qu'un voyage de dix huit heures en wagon rendait indispensables, il descendit pour se faire servir à déjeuner.

La table d'hôte ne lui souriait nullement.

On dressa son couvert dans un cabinet où se trouvaient deux tables.

L'une de ces tables était occupée déjà par un homme d'une cinquantaine d'années dont la mise, quoique fort correcte, annonçait plutôt un paysan riche qu'un bourgeois.

Une jeune femme faisait le service de ce cabinet.

Deprety se sentit fort à son aise entre ces deux personnes avec lesquelles il engagea immédiatement la conversation.

S'adressant d'abord à la jeune servante, il lui demanda :

— Êtes-vous du pays, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, répondit-elle, je suis du département. . . . Née à Tours et élevée à Amboise que je n'ai jamais quitté. Mon père et ma mère y sont morts. . . . Moi, je suis domestique depuis dix ans à l'hôtel du Commerce.

La servante était bavarde. Deprety en profita.

— Alors, reprit-il, vous devez connaître beaucoup de monde ici. . .

— Tout le monde, monsieur, tout le monde. . . . depuis les vieux jusqu'aux marmots d'hier. . . .

Après cette réponse la jeune femme dut sortir du cabinet pour aller à la cuisine chercher des plats.

Gaston souriait,

— Ah ! c'est un vrai journal que Marguerite ! dit l'homme à mine de paysan riche qui déjeunait à la table voisine. Curieuse comme notre grand-mère Eve, et la langue bien pendue. . . . Mais une brave et bonne fille. . . .

Vous paraissez être aussi du pays monsieur, fit Deprety, car à coup sûr vous êtes un habitué de l'hôtel. . . .

— Du pays, oui. . . . j'en suis, sans en être. J'habite Bléré, où j'ai pas mal de vignes. . . . je m'occupe du placement de mes vins. . . . je viens souvent à Amboise et j'y connais à peu près tout le monde. . . .

— Alors, vous pourriez, sans aucun doute, me donner quelques renseignements sur une famille dont j'ai le plus grand intérêt à connaître la situation de fortune. . . .

— De quelle famille voulez-vous parler ?

— De la famille de Grancey.

XIX

En entendant le nom de Grancey, le viticulteur secoua la tête et fit une moue prononcée.

— Oh ! oh ! dit-il en baissant un peu la voix, si c'est pour réclamer de l'argent de ce côté-là, vous pouvez dire que vous venez de faire un voyage inutile, et inscrire un P majuscule en face de la somme qui vous est due !. . . .

— Déconfiture complète chez les Grancey, autrefois les gens les plus riches du pays. . . .

— Mme de Grancey est morte folle il y a six ans, à la suite d'énormes pertes de jeu de son mari, le vicomte Georges-Paul de Grancey, qui s'est fait sauter le crâne deux ans après la mort de sa femme, étant ruiné à plate couture ! Les huissiers avaient tout mangé, depuis le château jusqu'à la dernière ferme qu'il possédait aux environs d'Amboise.

Deprety interrogea :

— Mais, demanda-t-il, le vicomte n'avait-il pas un fils ?

— Oui, Georges de Grancey. . . . un garçon qui pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans quand son père s'est suicidé. . . .

— Qu'est-il devenu ?

— Quant à ça, il m'est impossible de vous répondre. . . . On ne l'a pas revu dans le pays depuis qu'il a suivi le corps de son père au cimetière d'Amboise. . . . J'assistais à l'enterrement. . . . Tout le monde le plaignait, le pauvre gars ! C'était un brave et honnête garçon, qui aurait voulu pouvoir réparer les fautes de feu le vicomte Paul, mais il était trop tard ! Sans le sou il ne pouvait rien, car il ne savait rien faire ! Elevé au collège, à Tours, on ne lui avait enseigné que des choses qui, neuf fois sur dix, laissent crever de faim leur homme. Ici nous appelons ces gens-là des déclassés, des ratés, passez-moi le mot, des propre-à-rien !

La servante Marguerite intervint dans la conversation.

En rentrant dans le cabinet, elle avait entendu les derniers mots du vigneron.

— De qui donc que vous parlez, père Peloton ? demanda-t-elle.

— Du vicomte Georges de Grancey.

— Ah ! le pauvre jeune homme ! s'écria la brave fille tout en plaçant devant Deprety une superbe tranche d'alose de la Loire grillée, sauce maître d'hôtel. En voilà un qui peut se vanter de n'avoir pas eu de veine avec sa famille ! Un de nos voyageurs l'a rencontré à Brest il y a six mois. . . . Il paraît qu'il fichait la misère noire ! Pour essayer de se refaire, il allait, disait-il, partir en voyage et s'en aller faire fortune dans un pays lointain qu'on appelle l'Australie. . . .

Le forçat libéré écoutait avec une attention soutenue les dernières explications données par la domestique de l'hôtel du Commerce.

— Dans quelle partie de l'Australie se proposait-il de se rendre ? demanda-t-il tout à coup.

— Dans celle où il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de l'or qui pousse dans les champs comme les mauvaises herbes chez nous. . . . répondit Marguerite. . . .

— Si vous voulez rentrer dans votre dû, fit le père Peloton en s'adressant à Deprety avec un gros rire, faudra que vous attendiez qu'il ait trouvé une mine, ou du moins un filon.

— Je suivrai le conseil que vous me donniez tout à l'heure, répliqua l'ex-forçat. Je mettrai un P majuscule devant le chiffre de ma créance. . . . Ce sera plus tôt fait,

— Mais, ajouta-t-il, les Grancey devaient avoir des parents, soit du côté du père, soit du côté de la mère. . . .

— Un vieil oncle seulement, dit Marguerite.

— Vivant ?

— Non, il est mort ici l'année dernière à l'âge soixante-dix-huit ans. . . .

— Sans postérité ?

— C'était un vieux garçon, seul et dernier parent de M. Georges de Grancey qui a reçu son dernier soupir, unique et maigre héritage, car l'oncle n'avait pas un sou et vivait tant bien que mal d'une petite rente viagère. Qu'est-ce que vous voulez, ces Grancey, tous braves gens et le cœur sur la main, mais c'était une famille de mange tout !

— A part Tours où le vicomte Georges fut élevé au collège, et Amboise, son pays natal, a-t-il vécu dans quelques autres localités ? reprit Deprety.

— Jamais. Il nous a dit souvent, quand il venait déjeuner ici après la mort de son père, qu'il n'avait jamais voyagé, qu'il ne connaissait même point Paris. . . . De sa nature, du reste, il était un peu ours. . . . Il n'avait que deux grandes passions. . . .

— Lesquelles ?

— La chasse et la pêche. . . . il ne se plaisait que sur les rives du Cher ou de la Loire ou sous les futaies de la forêt d'Amboise.

Un coup de sonnette appela Marguerite hors du cabinet et coupa court à la conversation. . . .

Le père Peloton, qui venait d'achever son repas, se leva et, comme adieu, dit au jeune homme :

— Oui. . . . oui. . . . croyez-moi, mettez un P. . . .

— Je n'y manquerai pas.

Deprety continua lentement à déjeuner et, désireux de puiser d'autres renseignements à d'autres sources, il prit le parti de passer le reste de la journée à Amboise.

Le lendemain il prenait l'express de une heure pour se rendre directement à Paris où il arrivait par la gare d'Orléans, à huit heures et demie du soir.

Provisoirement cela suffisait.

Deprety connaissait bien Paris.

Il savait de quelle façon on pouvait, en attendant mieux, se loger et vivre à très bon marché.

Cependant, il ne voulait point paraître besogneux.